

Angéline Neveu 1948-2011 La poésie comme opératrice d'images

Charles Dreyfus

Number 112, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dreyfus, C. (2012). Angéline Neveu 1948-2011 : la poésie comme opératrice d'images. *Inter*, (112), 100–101.

LA POÉSIE COMME OPÉRATRICE D'IMAGES

► CHARLES DREYFUS

Avec la disparition d'Angéline Neveu, comme une épiphanie, les moments de nos rencontres resurgissent, à l'image de l'essence de la vie. Angéline, la personne aimante, celle qui vivait comme un homme au milieu des hommes, selon le discours de l'époque ; l'enragée du corps et de l'esprit qui tendait toujours vers l'apogée hors limites, suivie de l'amertume de la chute, tel un Icare féminin s'étant trop brûlé les ailes ; une femme limitée par un corps où la tête allait trop vite. Ce qui me rend légitime d'écrire ici, c'est le lien permanent qui nous réunissait au moins deux fois l'an au téléphone, le deux mars et le deux septembre, les jours de nos anniversaires. Deux lignes parallèles qui, sans jamais se toucher tout à fait, cumulaient créativité, solidarité, affectivité. Face à l'indifférence, un fil, un lien incommensurable que l'on retrouve dans certaines communautés comme celle des poètes. Capable d'analyser les apparences, pour l'intelligentsia aux petits pieds elle représentait la dangerosité même. Elle incarnait toute la puissance de l'engagée et la chute de toute une génération taxée d'idéalistes mais, quoi qu'on en dise, demeurée la plus créative.

Les années cinquante

Angéline, Parisienne, vivait sur la rive gauche, rue du Cardinal-Lemoine, dans l'appartement de sa grand-mère, avant que sa mère ne le vende pour acheter deux immeubles à Perpignan. D'autres précisions que je retrouve dans son interview avec André Éric Létourneau pour Radio-Canada en 2000 : elle commence le piano à quatre ans avec une professeure russe ; virtuose de la main gauche, elle dit être la seule petite fille à fréquenter les salles de concert en soirée. Moi, j'étais rive droite, élevé par mon noble grand-père russe, rue Jean-Goujon, dans l'immeuble où habitait Marcel Pagnol. Parmi les amis de mon âge : son fils Frédéric. Mon terrain de jeu : entre la Seine et les Champs-Élysées.

Début des années soixante

Changement de décor, septembre 1959, me voici « emprisonné » hors de Paris, comme pensionnaire au lycée mixte de Mantes-la-Jolie. Un air de campagne à 60 kilomètres de la capitale. Le lycée, le stade, l'aérodrome, et puis les champs. L'aérodrome est devenu une ville nouvelle qui tourne au cauchemar, le Val-Fourré. Œuvre d'un Prix de Rome, je me retrouve dans du flambant neuf, un lycée dit pilote et mixte (une révolution pour l'époque, en France) ; lycée pilote que je baptise, par une tonitruante *Marseillaise* en 1961, Antoine de Saint-Exupéry. Angéline faisait-elle, avec moi, partie de la grande chorale ? Il semble

qu'elle arrive environ à cette époque au lycée, certainement à la suite de la mort volontaire de sa sœur aînée. Elle cultivera ensuite longtemps le fantasme de l'héroïne qui s'allonge, en plein mois de janvier, dans le lit d'une rivière, après avoir bu un litre de scotch.

L'internat accueille une vraie mixture : les campagnards habitant trop loin pour avoir la possibilité de rentrer dormir chez eux le soir, les fils des nouveaux dignitaires africains à la suite de la décolonisation, les rapatriés d'Algérie et les « cas plus ou moins sociaux » venant de Paris, dont Angéline et moi, au milieu de la progéniture de quelques stars.

Grève de la faim dans un lycée : du jamais vu, je pense. L'intendant nous annonce que jusqu'aux vacances de Pâques nous devons finir la réserve de petits pois, à notre goût, « au pétrole ». Les manger le midi et le soir. Les externes nous nourrissent pendant quelques jours. Toujours dans l'interview d'André Éric Létourneau, Angéline explique : « Je vais commencer à me politiser sans même le savoir parce que je vais organiser une grève de la faim, parce qu'on mange très très mal, parce qu'il y a des cheveux dans la soupe... J'avais été élevée complètement à côté de la plaque dans un lycée de Paris, mais très BCBG, etc. Là, je vais me retrouver en pension dans un lycée mixte. Je n'avais jamais vu de garçons de ma vie... Je suis passée du meilleur au pire lycée de France. »

Là, l'argent coule à flots, les trafics sont nombreux. Certains élèves, déjà de vrais hommes, « fréquentent » leur pionne, souvent plus jeune qu'eux (en Algérie, ils avaient manqué plusieurs années de scolarité ; un élève s'est même retrouvé « collé » le jour de son mariage).

Il est 19 heures, les plus gamins-boutonneux-libidineux-frustrés des années pop, agglutinés devant les baies vitrées du couloir de l'internat pour garçons, doivent attendre que les internes-filles gagnent le réfectoire futuriste en forme de soucoupe volante. Discrimination totale, elles ont l'obligation de porter une blouse. En rang de deux, Angéline est la plus pétillante de toutes. Elle est de six mois, jour pour jour, plus âgée que moi. Elle dégage une aura (pas besoin d'avoir lu Walter Benjamin !). Elle fait partie des V.I.P. aux côtés du *must* du *must* : Jacques Coco Améziane, plus tard le batteur à l'origine de Magma (le guitariste de l'orchestre du lycée n'est autre que le fils du ministre de la Justice de la Côte d'Ivoire, Nanlo Bamba, et le bassiste un petit gars de la région mantaise ; un vrai *mix*, je vous le dis). Moi-même, j'avais le privilège d'écouter avec Coco sur son transistor, dans son *box*, à partir de 22 heures, *Jazz dans la nuit*... Il appartenait aussi à l'équipe de rugby et était champion de sprint.

Mai 68 avant Mai 68

J'ai manqué la seule et unique période Enragés de Nanterre d'Angéline (dix plus une Enragée, au féminin). Un temps, elle est mariée à Patrick Négroni, un autre Enragé de Nanterre (fils de l'acteur et metteur en scène Jean Négroni, ami d'Armand Gatti. J'apprends en écrivant cet article que Patrick serait mort il y a trois ans). Du côté des « dérives », elle m'en parlait peu, à moins que cela ne soit passé sur moi comme l'eau sur les plumes d'un canard. On peut lire dans son entretien avec Jacques Donguy¹ quelques détails. Plusieurs de mes sources m'indiquent qu'elle a également été la compagne du situationniste Gianfranco Sanguinetti. Elle taisait cette époque qui aurait pu lui offrir, je ne sais pas, en retournant sa veste, quelques privilèges : impossible, pour elle qui avait été si loin dans la dénonciation de tous les conformistes, les intellectuels de droite comme de gauche. J'ai connu Michèle Bernstein, la première épouse d'Ernest-Guy, travaillant dans la pub avec ma sœur, alors je ne m'étonne plus de rien... de *Potlatch* à la McCann Erikson.

1976... poétesse avant tout

Bon, la voici tout entière poétesse. Il y eut ce beau recueil entièrement sérigraphié, *Synthèse*², à la couverture noire ; c'est à ce moment-là que je la retrouve au café Les II académies, en face des Beaux-Arts. Les chemins de deux poètes singuliers qui se retrouvent. *Synthèse* fut financé par Henry-Jean Enu (comme cadeau de rupture de leur vie commune), musicien et plasticien, créateur du journal *Le parapluie*, avec qui j'ai publié dans *Inter* « Le second manifeste du surmodernisme ». Michel Giroud a écrit son premier article dans *Le parapluie*. Parmi nos nombreux amis communs : le cercle autour d'Orlan, Jean-François Bory, Jacques Donguy (et les amis des amis). Tout ce qui se compte comme créateurs est chez elle, boulevard Henry IV, dans des soirées mémorables (Hubert Lucot, Jacques de la Villeglé, Marc Dachy...). En 1982, nous prospectons le fond de la cour du 57, rue de la Roquette, Angéline, Jacques et moi. Nous voilà jouant au milieu d'immenses ballots de tissus. Nous étions dans la future Galerie J & J Donguy.

Julien Blaine lui propose une collection dans ses Éditions de la Nèpe. À partir d'un projet commun avec Frédéric Develay, elle la nomme « Unfnitude ». Une particularité : le tirage en photocopies n'a pas de limites. Nous rééditons quand cela nous chante. Un spécimen exceptionnel de ce qui deviendra à la mode un peu plus tard : le Copy Art. De nombreux plasticiens-poètes internationaux y participent. « Unfnitude » donne lieu à des lectures à la

Revue parlée dirigée par Blaise Gauthier au Centre Georges-Pompidou, à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon (été 1982)... Voyage mémorable : nuit chez le père de Julien au milieu de ses chevaux. Un autre souvenir : Blaise Gauthier qui nous fait visiter les entrailles du Centre Pompidou en pleine nuit et l'univers de ses pompiers avec Joël Hubaut et une bouteille d'alcool fort, invitant Angéline, seule, à la *Revue parlée* et publiant *Désir* (1985). Quelque chose se passe lors de deux soirées, certains en parlent encore : la première avec Gilbert Artman et les Urban Sax (1980), puis celle avec le musicien Jac Berrocal (1985).

Lorsque j'en ai la possibilité, je la fais inviter, comme à la Fondation Danae en Picardie, que dirige Acindino Quesada, où elle revient avec Jac, portant son *flash* de pastis dans la poche-revolver, boisson qu'ils ingurgitent sans eau. Dans la collection « Unfnitude », on retrouve *Lyrisme télévisé* (1981) d'Angéline, *Minuit* (1981) d'Arnaud Labelle-Rojoux et mon *Ultime atome* (1981). L'année suivante, nous sommes présents dans la collection d'Arnaud, « Les Cahiers Loques », avec son *Rêve* et mon *Au quatrième top*. Et alors, encore une soirée performance à la *Revue parlée* du Centre Pompidou pour « Loques » (1983) de même que, la même année, une ultime soirée pour « Unfnitude » à la Galerie J & J Donguy.

On la retrouve souvent dans le programme de *Polyphonix*, le festival nomade de Jean-Jacques Lebel, ainsi que sur la compilation sonore *Polyphonix 1*³ et une cassette audio chez Artalect, *Je garderai la mémoire de l'oubli* (1985).

Départ pour le Québec

Ensuite, les amis québécois vont prendre le relais. Toutes ces longues années, elle essaie de se reconstruire. Angéline a vécu tant de choses, partagé tant de parallèles, de Goa à Jérusalem, de Bali à l'Islande, où parfois, coûte que coûte, il lui fallait une fois de plus garder la mémoire de l'oubli. Je ne vais pas me faire ici critique poétique. On retrouve dans la poésie d'Angéline, j'allais dire, son besoin de pouvoir, d'être la première en tout, avec un zeste de noirceur, de suicidaire. Un style éclatant où les mots fusent les uns derrière les autres, comme des grappes successives de feux d'artifice, pour au final, après accalmie relative, divulguer leur sens profond.

La voilà donc de l'autre côté de l'Atlantique. Je la revois à Québec, chez Richard Martel, ou chez elle, avec Sonia Pelletier, André Éric Létourneau et les amis de Montréal. À Paris, les amis demeurent nombreux. Elle séjourne, par exemple, à deux reprises pour de longs séjours chez Françoise Janicot et Bernard Heidsieck.

Les années deux mille

« C'est très ennuyeux de vivre comme ça, de savoir à l'avance, d'une certaine façon. La société du spectacle maintenant est à son apogée. Elle a été dénoncée il y a plus de 30 ans. » Cette constatation, faite en l'an deux mille, montre toute la souffrance d'Angéline. L'université des Beatniks, l'élargissement de la conscience, la spiritualité, elle aura tout tenté, parfois jusqu'à l'écartèlement violent, au gré de sa recherche constante du besoin d'être en avance (le pouvoir, dont je parlais plus haut, comment dire... la conscience de devoir se trouver à l'avant-garde de l'avant-garde). D'approche en approche, d'alternative en alternative, je ne dirai pas vaine, mais chaque fois plus déstabilisante, elle trouvait l'intelligence et le courage de continuer encore et encore. L'effort était surhumain. Elle n'est pas revenue de certains voyages. Suivre à la lettre Michaux, Artaud, Deshimaru, le dojo zen, les Gnaouas, le manque de sommeil forcé, l'alcool, le peyotl qui lui convenait le mieux... Je ne connais rien en « paradis artificiels », ni les trous dans la tête qu'ils doivent parfois provoquer, mais j'étais plus en mesure de ressentir l'extravagance des immenses sauts qu'elle infligeait à son corps et à son esprit. Comment ne pas admirer son absolu révolutionnaire, sa rêverie poétique, la subtilité de son aspect mystique ? Ses amis proches n'ont pu que subir certaines de ses furies. C'était Angéline. ◀

NOTES

- 1 Jacques Donguy, « Une utopie qui était en train de se vivre : entretien avec Angéline Neveu », *Inter, art actuel*, n° 85, 2003, p. 70-71.
- 2 Angéline Neveu, *Synthèse, Surmodernisme, 1976*, 70 p.
- 3 Collectif, *Polyphonix 1 : première anthologie sonore*, Cramps Records (Milano), Polyphonix, (Paris), Giorno Poetry Systems (New York), Multihpla Records, Milano, 1982.

Présent dans l'ours d'*Inter, art actuel* comme correspondant français depuis de nombreuses années, Charles Dreyfus se trouve aussi dans l'index de plusieurs dictionnaires dont *Le siècle rebelle : dictionnaire de la contestation au XX^e siècle* (Larousse, 1999). Il a obtenu un DEA en histoire de l'art et est docteur en philosophie (*Fluxus, théories et praxis*). Ceux qui ont besoin d'étiquettes le classent souvent comme artiste Fluxus. Son art à base de mots et d'objets *ready-made* rejoint parfois cet état d'esprit, mais le plus souvent ne ressemble à rien d'autre qu'à lui-même, engagé dans une métaphore que lui seul peut distiller. Il a beaucoup écrit sur l'art contemporain et a été la cheville ouvrière de plusieurs magazines, en particulier *Kanal magazine*. Il est poète et s'est produit comme performeur dans une vingtaine de pays à travers le monde.